

Joseph-Claude POULIN, *L'hagiographie bretonne du Haut Moyen Âge. Répertoire raisonné*

Bernard Merdrignac

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/515>

DOI : 10.4000/abpo.515

ISBN : 978-2-7535-1515-4

ISSN : 2108-6443

**Éditeur**

Presses universitaires de Rennes

**Édition imprimée**

Date de publication : 30 octobre 2009

Pagination : 216-221

ISBN : 978-2-7535-1008-1

ISSN : 0399-0826

**Référence électronique**

Bernard Merdrignac, « Joseph-Claude POULIN, *L'hagiographie bretonne du Haut Moyen Âge. Répertoire raisonné* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 116-3 | 2009, mis en ligne le 30 octobre 2009, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/515> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.515>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Presses universitaires de Rennes

---

# Joseph-Claude POULIN, *L'hagiographie bretonne du Haut Moyen Âge.* *Répertoire raisonné*

Bernard Merdrignac

---

## RÉFÉRENCE

Beihefte der Francia, volume 69, Ostfildern (Thorbecke) 2009

- 1 Cet ouvrage monumental (près de 500 p.) publié par Joseph-Claude Poulin sous l'égide de l'Institut historique allemand (DHI-Paris) est l'aboutissement de plus de trente ans de travail acharné et de recherches minutieuses. Annoncé dès 1978 (*Francia* 6) et amorcé en 1981 (*Francia* 9), le projet a été engagé en 1987 (*Francia* 15) par un article de François Dolbeau, Martin Heinzelmann et Joseph-Claude Poulin consacré aux « sources hagiographiques narratives composées en Gaule avant l'an mil » (SHG). Les auteurs fixaient pour objectif à cette entreprise de longue haleine « une nouvelle datation critique » de la production hagiographique grâce à l'« utilisation systématique des manuscrits pour une meilleure compréhension des textes » transmis par ceux-ci. En « Annexe » J.-C. Poulin qui s'était distingué dix ans auparavant par un article quelque peu provocateur intitulé « Hagiographie et politique : la première Vie de saint Samson de Dol » (*Francia* 5 [1977]), présentait le « Dossier de saint Samson de Dol » comme une première réalisation du modèle envisagé. Le mouvement se prouve en marchant : la préface du présent volume permet de mesurer le chemin parcouru. En effet, J.-C. Poulin n'a cessé de remettre son ouvrage sur le métier. La somme qu'il propose aujourd'hui a été préparée par une série d'articles dans *Francia*, les *Annalecta Bollandiana* (entre autres) ainsi que dans divers recueils de travaux collectifs. Sur quatorze dossiers réunis ici, cinq (Briec, Judoc, Turiau, Tutgual, Guénael) sont inédits, sept ont été soigneusement mis à jour (Conwoion, Lunaire, Magloire, Melaine, Mérovée, Paul Aurélien, Guénolé) et deux entièrement refondus (Samson, Malo ; à savoir les deux premiers parus). Rétrospectivement, il est captivant (aussi formateur pour les

débutants que profitable pour les chercheurs confirmés) de suivre les avancées et les retours en arrière d'une recherche jalonnée par de savantes enquêtes codicologiques et ecdotiques et des dépouillements bibliographiques quasi-exhaustifs. À mesure que progressait son travail, l'auteur a été amené à se faire l'écho des études hagiographiques conduites simultanément en Bretagne (et ailleurs). C'est ainsi que saints Judoc, Lunaire ou Mérovée qui n'étaient pas prévus dans le projet initial ont été finalement retenus. Les publications des Sociétés savantes ou d'associations comme le CIRDoMoC (« Centre international de Recherches et de Documentation sur le Monachisme Celtique » – Landévennec, où J.-C. Poulin est d'ailleurs lui-même intervenu sur les « livrets hagiographiques » en 1999) trouvent ici la place qui leur revient. La recherche universitaire de ces dernières années, notamment à Brest et à Rennes, est aussi mise à contribution comme il se doit : thèses, maîtrises<sup>1</sup>, mémoires de DEA (ou masters 2) inédits sont pris en compte (ou signalés).

- 2 Comme le rappelle l'auteur dans son introduction, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'hagiographie bretonne a retenu l'attention des chercheurs. C'est d'ailleurs à ces travaux pionniers que la Bretagne doit d'avoir bénéficié de la persévérance de J.-C. Poulin. En effet, ce XIII<sup>e</sup> volume des SHG est aussi le premier à concerner l'ensemble d'une « province » ecclésiastique ; les précédents regroupent des travaux collectifs ou les dossiers d'un saint (Saturnin de Toulouse), d'un monastère (Saint-Jean de Laon) voire d'un diocèse (Metz). Une « Annexe finale » (p. 467-470) au présent ouvrage regroupe utilement des notices biographiques succinctes relatives à six historiens qui ont « joué un rôle majeur », depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle dans l'étude de l'hagiographie bretonne. Il en ressort, entre autres, la fécondité des travaux de l'abbé François Duine († 1924) « qui n'ont pas encore été remplacés ». Ce dernier, ami de M<sup>gr</sup> Louis Duchesne († 1922), a eu le courage de s'en tenir à une rigoureuse méthodologie critique en pleine crise moderniste (le « pidisme », écrivait-il en privé<sup>2</sup>) alors que le champ hagiographique était un véritable champ de mines. Dans ces conditions, le modeste aumônier de lycée rennais avait peu de chances de se voir promu « chanoine » comme il l'est ici par erreur (p. 289) !
- 3 De ces précédents historiographiques découlent cependant d'importantes conséquences pour le présent *Répertoire raisonné* de la « province de Bretagne ». Comme le reconnaît J.-C. Poulin (p. 32), « cette dénomination moderne » est anachronique pour le haut Moyen Âge. L'auteur est donc fondé à envisager ce cadre géographique avec l'élasticité qui s'impose sur la période considérée. Par contre, il n'est pas indifférent que cela revienne « au sens strict » à s'en tenir à l'archevêché de Rennes instauré sous le second Empire (et à la région administrative actuelle qui s'y superpose !). Cette option présente l'avantage de prendre en compte le diocèse de Rennes et donc le dossier de saint Melaine (dont la *Vita Ila* aurait pu être commanditée à Léhon au milieu du IX<sup>e</sup> siècle [p. 247-249]) Mais elle a l'inconvénient d'exclure celui de Nantes (alors que le rôle du scriptorium de Redon dans sa production hagiographique reste à envisager : qu'en est-il par exemple de la *Vita* de saint Benoît de Macérac ?). D'autre part, l'onde de choc de la controverse entre « hypercritiques parisiens », issus du séminaire de Ferdinand Lot à l'EPHE en 1908-1910, et historiens régionaux suspects sinon d'« hypocritique » du moins de chauvinisme, continue de se répercuter tout au long de l'introduction. Bien entendu, il faut se féliciter avec l'auteur de ce que ce travail contribue « à décloisonner le traitement historique de l'hagiographie bretonne » (p. 63). Mais lorsque celui-ci entend se démarquer des chercheurs bretons « trop obnubilés par

la recherche du brevet d'authenticité celtique originelle », on est en droit de se demander s'il ne s'agit pas d'une illusion d'optique de sa part. Ch. Y.-M. Kerboul et J.-J. Prado dont les publications de seconde main sont présentées ici comme exemplaires de ces deux positions opposées ne font ni l'un ni l'autre autorité dans le débat. À ce propos, on frise le procès d'intention quand l'auteur met P.-R. Giot en cause à demi-mot en renvoyant (p. 63, n. 160) au compte rendu des *Premiers Bretons d'Armorique* (Francia 31 [2004]) dans lequel il est fait grief à ce savant d'avoir évoqué l'« âme de la vraie première Bretagne ». Il s'agit pour le moins d'un malentendu : c'est parce que la génération de P.-R. Giot a eu affaire à des nostalgiques de la politique autonomiste de la Bretagne ducale du Bas Moyen Âge que celui-ci tenait tant à faire remonter au très haut Moyen Âge une éventuelle identité bretonne constituée selon lui (comme le relève d'ailleurs justement J.-C. Poulin dans ce compte rendu) d'un métissage « d'influences culturelles variées, gauloise et bretonne, sous un vernis commun de romanité qui inclut le christianisme ».

- 4 À tort ou à raison, ces préventions de la part de l'auteur ont pour effet de faire dériver la question d'hypothétiques « sources orales, écrites – en latin ou vernaculaires – voire folkloriques » (p. 57) – décisive dans le contexte des recherches en cours sur la réécriture – vers une quête beaucoup plus problématique d'un « héritage breton venu d'un passé lointain » (p. 58). Cela n'est cependant sans doute pas le souci majeur de la recherche régionale depuis que l'ouvrage de Léon Fleuriot sur *Les origines de la Bretagne* et la brillante synthèse d'A. Chédeville et H. Guillotel sur *La Bretagne des saints et des rois* ont sonné « le réveil de la Belle au Bois dormant » pour reprendre une belle formule de P. Riché, l'un des fondateurs du CIRDoMoC et son premier président<sup>3</sup>. Reconnaître avec J.-C. Poulin que les indices invoqués par L. Fleuriot en faveur de l'existence d'une hagiographie en langue vernaculaire ne sont pas décisifs n'implique pas pour autant de jeter le bébé avec l'eau du bain. En effet, les arguments les plus convaincants avancés par ce savant supposaient plutôt le recyclage par les hagiographes des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle d'une littérature profane perdue (la généalogie de Gurthiern/Vortigern ; la *gorchan* de Judicael qui soulèvent d'autres problèmes). Par contre, il est vraisemblable que les textes en langue « barbare » ou « scottique » invoqués par les auteurs des *Vitae* de saint Briec (p. 78) et de saint Tutgual étaient plutôt écrits en une langue latine que ceux qui étaient chargés de les réécrire trouvaient défectueuse (la trop fameuse *britonnica garrulitas* à laquelle la thèse de C. Le Henaff-Rozé, soutenue devant l'université de Rennes 2 en 2006, a rendu justice). Mais, de ce fait, en tranchant avec le stéréotype de l'autorité de la source antérieure, de tels témoignages ne renforcent-ils pas la probabilité de la réalité de cette documentation disparue ? La *Vita primigenia* par Henoc reconnue par J.-C. Poulin à la source de la *Vita Ia* de saint Samson n'est-elle pas l'exception qui confirmerait la règle<sup>4</sup> ? Il reste donc à confirmer l'existence de certaines de ces rédactions perdues sous peine de périlleuses acrobaties qui amènent l'auteur à attribuer les « traits d'archaïsme » qui affleurent dans la *Vita longior* de saint Guénaël au souci – bien improbable – d'un rédacteur tardif de « donner une couleur locale à son tableau » (p. 387).
- 5 Dans ces conditions, ne faut-il pas reconsidérer la réserve dont fait montre J.-C. Poulin (p. 55-56) devant une argumentation en faveur des sources anciennes fondée sur l'archaïsme des formes onomastiques affleurant dans les textes qui nous sont parvenus ? Cette prudence l'empêche sans doute de tirer pleinement parti des travaux de celtisants comme J. Loth, L. Fleuriot, B. Tanguy qui font autorité en la matière. Pour s'en tenir à l'exemple des *Vitae* de saint Guénaël, comment expliquer que ce serait le

chapitre de l'*Historia Francorum* (V, 16) que Grégoire de Tours consacre à *Warochus* qui aurait inspiré l'épisode de la rencontre entre le saint et *Guerecus* (*Guerrechus*), traduit – il est vrai – malencontreusement « Waroch » par F. Morvannou, le dernier éditeur de ces textes ? Passons sur la transcription erronée (p. 78 ; 81), due à dom Plaine, du nom de Simaus, disciple de saint Briec, qui doit se lire Siniaus (éponyme de Tressignaux – Côtes-d'Armor) pour insister davantage que ne le fait l'auteur sur les formes *Briocmaglus/Briomaglus* qui subsistent sporadiquement sur le ms Rouen BM 1394 de la *Vita* de ce saint à côté de la forme *Brioccius*. Le conditionnel ne s'impose guère ici (p. 78) pour rendre compte de la remarque de B. Tanguy selon qui ces formes impliquent un « hypo-texte » du très haut Moyen Âge. De même, la transcription par « Tigernomagle » (p. 331) du nom de l'*episcopus Tigernomalus*, commanditaire de la *Vita Ia* de saint Samson élude une difficulté susceptible de remettre en cause la datation (fin VIII<sup>e</sup>-début IX<sup>e</sup> siècle) retenue par l'auteur. C'est probablement en effet à ce même personnage que fait référence la *Vita brevior* de saint Turiau (« postérieure au milieu du IX<sup>e</sup> siècle, peut-être pas antérieure au XI<sup>e</sup> siècle » [?]), mais il apparaît ici sous la forme évoluée *Tiarmael* (p. 359). Or B. Tanguy, en commentant la *Vita* de saint Paul Aurélien dans laquelle figure un homonyme (?) sous le nom de *TigernomaGlus*, a souligné que le maintien de cette forme confirme que Wrmonoc, en composant cette *Vita* en 884, disposait, comme il s'en réclame, des sources écrites plus anciennes (hagiographiques ou diplomatiques ?). En effet, cette forme est « antérieure à la vocalisation de G devant L que l'on observe dès la fin du VI<sup>e</sup> siècle » (comme dans la *Vita* de saint Samson : *TigernomaLus*).

- 6 Ce qui vaut pour l'anthroponymie vaut aussi pour la toponymie. Wrmonoc indique explicitement (*Vita Pauli Aureliani*, I, 4) qu'il tire les noms des saints compagnons de son héros « des tombeaux et des églises importantes édifiées en leur honneur ». Cette notation illustre une des caractéristiques de l'hagiographie bretonne mise en avant par Julia Smith (« Oral and Written : Saints, Miracles and Relics in Brittany. c. 850-1250 », *Speculum*, 65 [1990]). L'inscription de cette littérature dans une « topographie sacrée » a bien sûr une portée spirituelle que l'on ne développera pas dans ce CR, mais elle recoupe aussi les recherches de l'auteur sur la localisation des rédactions de ces *Vitae*. C'est ainsi qu'est mise en cause ici l'antériorité de la version de Clermont de la *Vita* de saint Turiau, faute « d'accorder à la dimension onomastique une valeur démonstrative suffisante » (p. 367). Quel intérêt cependant y aurait-il eu pour un rédacteur non dolois de retenir le nom de *Lisbican* (pour *Inis Bican* : « Les Ebihens » à Saint-Jacut [Côtes-d'Armor], enclave de Dol) comme lieu de résidence de Budogan, un avatar de saint Budoc que la tradition hagiographique de Landévennec situe par ailleurs sur l'île de Lavret, dans l'archipel de Bréhat (autre enclave doloise)<sup>5</sup> ? On n'est pas davantage convaincu par l'attribution au scriptorium de Fleury-sur-Loire d'une version de la *Vita* de saint Lunaire préservée dans le ms Orléans 343 qui fait l'objet d'une étude précise et précieuse de la part de J.-C. Poulin. L'argument selon lequel « nulle part l'auteur ne donne à entendre qu'il travaille près du lieu saint » (p. 133) ne tient pas compte de la mention de l'*obedientia* (qui désigne une « obédience », au sens de proto-prieuré, comme nous ne l'avions pas vu en éditant le texte) ; la délimitation miraculeuse du territoire monastique, selon une autre version du même texte, par une *lapis* censée le démarquer « jusqu'à aujourd'hui » (p. 132) n'avait de portée que pour des destinataires locaux, sans parler du recours à des formulaires juridiques ! Le signataire du présent CR ne maintiendrait pas « jusques au feu » (même « exclusivement », comme disait Rabelais) la teneur d'une notice commise voici plus de vingt ans pour un modeste catalogue d'exposition destinée à un public essentiellement scolaire à laquelle J.-

C. Poulin accorde une attention sans doute imméritée (p. 366). Toutefois les témoignages précis qu'apportent ces *Vitae* de saint Turiau et de saint Lunaire (recoupées par celles de saint Malo et de saint Magloire) sur l'ennoyage de la ria de la Rance durant le premier millénaire lui semblent toujours valoir d'être relevés. Même si, effectivement, cela ne contribue guère à préciser la datation de ces textes, cela peut aider à leur localisation (vu l'attention qu'ils portent aux gués et aux points de rupture de charge jalonnant le cours d'eau).

- 7 On ne peut que souscrire, bien entendu, à l'affirmation (p. 59) selon laquelle une lecture structurale du corpus hagiographique breton ne peut prétendre « déboucher sur une possibilité de datation motivée plus serrée que les démarches traditionnelles ». Mais l'objectif est différent. Pour les médiévistes qui n'auraient pas renoncé à s'interroger sur les croyances des *illiterati* recyclées par les clercs, cette approche vise à comprendre comment ces traditions « mises en texte » dans la littérature cléricale pour constituer un « tout structuré et actif » (donc le contraire d'un « conservatoire inaltéré d'un passé lointain », comme l'écrit ici J.-C. Poulin) associent les exigences de l'Église médiévale avec les systèmes qui interprétaient le monde « depuis toujours ». « Paganisme christianisé » ou « christianisme folklorisé » sont les deux mamelles de l'anthropologie culturelle du Moyen Âge (cf. H. Martin, *Mentalités médiévales*, I, 1996, p. 230-231). Il n'est donc pas exclu que l'enchâssement de motifs folkloriques (intemporels et internationaux, par définition) dans les légendes hagiographiques puissent avoir des implications chronologiques. C'est ainsi qu'il est réconfortant pour le signataire du présent compte rendu de constater qu'en ce qui concerne les *Vitae* de saint Malo, par exemple, J.-C. Poulin a revu son étude préliminaire (*Francia*, 17/1 [1990]) pour aboutir ici (p. 144-198), avec l'acribie qui est sa marque de fabrique, à un classement identique à celui qu'une étude structurale avait semblé déterminer (*Ollodagos*, 5 [1993]). De même, si, évidemment, « l'hypothèse d'identification de traditions folkloriques » (en l'occurrence, le CT 470B « *The land where nobody dies* ») réemployées par Wrdisten dans la *Vita longior* de saint Guénolé (II, 26) ne répond pas « aux besoins de datation du texte » (p. 57 ; 417), il n'en demeure pas moins que la mise en perspective de cette légende avec les acquis de l'archéologie sur les aménagements du site monastique de Landévennec (et notamment l'édification de l'abbatiale carolingienne) peut revêtir des aspects chronologiques, comme l'a confirmé la thèse soutenue par Y. Morice en 2007 devant l'université de Rennes 2. En quoi le motif de l'hétérochronie perdrait-il de son efficacité en étant actualisé par l'hagiographe ? Même au plus fort de la vague structuraliste, nul n'a jamais sérieusement avancé que les lettrés du haut Moyen Âge avaient en tête l'« hexagone logique » élaboré par P. Gallais ou toute autre construction modélisée. Par contre, dans un contexte où les productions littéraires parvenues jusqu'à nous ne sont que la partie émergée d'une vaste culture, fondamentalement orale, la mise en évidence de la progression du récit selon une logique narrative préformatée n'est-elle pas susceptible de faire ressortir par contraste des aspérités (voire des incohérences) supposant un autre état de la tradition que celui qui est présenté par l'hagiographe ? À propos de l'hagiographie d'outre-Manche, J.-C. Poulin dénonce certaines analyses (E. R. Henken, D. A. Bray) qui s'écartent largement, il est vrai, de la démarche à laquelle il se tient et qui finiraient selon lui par en revenir à la théorie (erronée) de P. Saintyves faisant des saints « les successeurs de dieux » en les présentant comme « des héros celtiques déguisés d'un camouflage chrétien » (p. 59). En contrepoint, il renvoie (p. 59, n. 145) à un bel article de J.-M. Picard (« Structural Patterns in Early Hiberno-Latin Hagiography », *Peritia*, 4 [1985]) dont la méthodologie lui

paraît « plus voisine de [son] approche ». Cet article, déjà ancien, démontrait pourtant que les hagiographes irlandais du haut Moyen Âge avaient recours aux catégories des *grammatici* et non à une progression chronologique (*praepostero ordine*) pour composer leurs œuvres et en concluait (*ibid.*, p. 79) que « *this presentation happened to correspond to the character of the hero in the celtic mythology. By retaining this feature of classical and early christian biography, Cogitosus and Adomnán were able to combine their native tradition with that of Latin letters* ». Pourquoi – *mutatis mutandis* – cette analyse ne serait-elle pas transposable aux productions hagiographiques de la Bretagne du haut Moyen Âge ? Certes, le « bretonnisme » de beaucoup de collecteurs de la tradition orale au tournant du XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle a conduit ceux-ci à privilégier les motifs qui leur paraissaient les plus originaux et à en négliger d'autres qui avaient moins le goût du terroir. Le fait risque de biaiser ce type d'approche si on n'y prend pas garde, mais il ne l'invalide pas pour autant. Il revient aux chercheurs préoccupés par les échanges entre niveaux de culture dans les sociétés médiévales de replacer dans un contexte historique précis le réemploi de tels motifs par la littérature hagiographique à des fins pastorales ou intéressées qui n'avaient pas grand-chose à voir avec les centres d'intérêt des folkloristes des deux siècles qui viennent de s'écouler. Dans cette perspective, les pistes qu'ouvre J.-C. Poulin en direction de la langue liturgique ou des relations entre sermons et hagiographie s'avèrent particulièrement prometteuses.

- 8 La longueur de ce compte rendu qui n'aborde pourtant pas toutes les questions soulevées par le présent ouvrage devrait convaincre, s'il en était besoin, les lecteurs des *ABPO* que celui-ci (qui n'a pas la prétention de faire double emploi avec les répertoires de F. Duine ou la bibliographie de M. Lapidge et R. Sharpe) constitue un jalon essentiel dans le domaine de l'hagiographie bretonne. Outre les quatorze dossiers exhaustifs sur lesquels ont surtout porté les remarques qui précèdent, le livre comporte une vingtaine de pages consacrées à de brèves notices sur trente-six autres saints (en comptant les jumeaux Jacut et Guethenoc), dans la mesure où l'éventualité d'une *Vita* antérieure à l'an Mil a paru trop aléatoire à l'auteur. Il en ressort avant tout l'importance de la compilation réalisée au XVII<sup>e</sup> siècle par les collaborateurs de dom Lobineau (ms fr 22321). On relèvera au passage quelques coquilles sans gravité, comme l'attribution à A.-Y. Bourgès d'un article de B. Merdrignac (et vice-versa ; ce dont ni l'un ni l'autre ne devrait s'offusquer – p. 452) ou l'attribution à ce dernier de la direction du mémoire de maîtrise de C. Rozé (p. 459) alors que cela revient à G. Le Duc. En dépit des divergences d'appréciation dont il a été fait état précédemment, il est agréable de conclure en souscrivant sans réserve à la définition par J.-C. Poulin de l'hagiographie bretonne comme « un langage codé qui ne se laisse pas lire facilement au premier degré ; en tout cas, pas au premier degré seulement. Ultimement il faut arriver à comprendre comment elle s'insère dans des stratégies documentaire, spirituelle, sociale, littéraire, politique, théologique, liturgique etc. » (p. 64). À cette fin, on ne peut que se féliciter de disposer avec le présent répertoire d'un précieux instrument de travail et s'accorder avec l'A sur la nécessité d'approfondir encore davantage les recherches (p. 61), en espérant toutefois que le handicap des carences en latin (sans parler des langues celtiques) qui menace la future génération de chercheurs ne vienne pas entraver la réalisation d'un programme qui n'a de chance d'avancer que par une démarche collective, véritablement pluridisciplinaire.

---

## NOTES DE FIN

1. Notons pour l'information des lecteurs des *ABPO* (et, le cas échéant, afin de rassurer l'auteur qui semble s'en préoccuper [p. 65]), que la base de données sur les « Saints bretons » entreprise, avec le soutien de l'Institut culturel de Bretagne, par des étudiants de maîtrise de l'université de Rennes 2 avait pour objet d'inventorier les données relatives au culte des saints (églises, chapelles, iconographie, pardon, spécialisation, etc.). Son objectif n'était donc pas de recenser les publications relatives à l'hagiographie (pas plus celles de J.-C. Poulin que d'autres), ne serait-ce que parce qu'il s'agissait de proposer des « Travaux d'Étude et de Recherche » en un an à des étudiants non-latinistes, mais intéressés par le sujet. Victime collatérale de la mise en place du LMD (« licence, master, doctorat » : 3-5-8), le projet a dû être interrompu et ne demeure accessible en ligne que sous une forme artisanale et inachevée.
2. Le journal « moderniste » de l'abbé Duine sera prochainement édité aux PUR par les soins d'A. Dufief, B. Heudré et P. Riché.
3. Comme il le rappelle avec le sourire, celui-ci s'était pourtant fait traiter d'« intellectuel hexagonal » au début de sa carrière à Rennes (cf. P. Riché, *C'était un autre millénaire. Souvenirs d'un professeur de la communale à Nanterre*, Paris, Taillandier, 2008, p. 129).
4. Ce n'est pas le lieu de reprendre le débat sur les dates des *Vitae* de saint Samson. Il n'y a donc rien de « dilatoire » à se contenter de noter ici que les arguments à l'encontre de la « datation basse » défendue par J.-C. Poulin, dont celui-ci fait objectivement état au passage, pourraient permettre (en étant rassemblés) de conforter une « datation haute » en faveur de laquelle le signataire du présent compte rendu s'est naguère impliqué.
5. Une remarque du même ordre pourrait être faite à propos de la mention de l'archevêque *Wrval* (*post mortem Uuruali archiepiscopi*) dans la version de Clermont de cette *Vita* de saint Turiau (p. 366). En effet, l'abrégé qu'en donne le Bréviaire de Clermont emploie une forme de nom propre qui suggère l'existence d'un autre manuscrit, puisqu'il rajeunit logiquement un nom breton (*Uuruali* devient *Guluiari*). Or le passage de *UU-* à *GU-* en breton, qui se fit dans le courant du IX<sup>e</sup> siècle, ne pouvait pas être deviné par le copiste du bréviaire au XIV<sup>e</sup> siècle. Cf. le cours du SUEP de G. Le Duc sur la « littérature bretonne d'expression latine » [multicopié] qui vaudrait d'être réédité (et actualisé).

## AUTEURS

BERNARD MERDRIGNAC